

Tant bien que mal, après une marche encore longue et très pénible, le régiment atteignit l'Oise au soir du 31 août et cantonna dans la région de Pont-Sainte-Maxence : à Brenouille et à Monceaux. Le lendemain 1<sup>er</sup> septembre, une lueur d'espérance apparut ; le recul parut fini. En effet, ordre fut donné d'organiser une position défensive et on se mit à creuser des tranchées. Hélas ! le contre-ordre vint vite et, au début de l'après-midi, il fallut reprendre le métier de juif errant. L'ennemi a réussi à franchir l'Oise à notre droite, la 56<sup>e</sup> division est donc envoyée en hâte plus au sud pour couvrir Senlis. Au soir, le 355 était aux abords de Senlis ; le 5<sup>e</sup> bataillon prit les avant-postes à Chamant, sur la route de Compiègne durant la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 septembre. Dans la maison vide qui hébergea la popote de la 18, mon complice Brocart et moi nous perpétrâmes deux larcins : les bougies du piano, de belles bougies rosés cannelées, pour nous éclairer au soir des étapes, et un paquet de cigarettes bleues qui traînait par là. Mais par un scrupule de conscience nous laissâmes sur la table une pièce de cinquante centimes !

La matinée du 2 septembre réveilla encore une fois l'espérance. Le temps était magnifique, le bataillon fut rassemblé à la lisière de la forêt d'Halatte, à proximité de la grande route. Sur celle-ci, nous vîmes défiler des tirailleurs marocains, aux costumes pittoresques ; des dragons armés de la lance où claquaient au vent les flammes aux couleurs éclatantes. On se serait cru à la revue de Longchamp. Toutes ces troupes se dirigeaient vers Compiègne à la rencontre des Boches. Le canon grondait, on entendait crépiter la fusillade. Ça sentait le combat, ce n'était plus la retraite. Mais il fallut encore déchanter. Le colonel réunit les officiers et nous lut l'ordre fixant notre mission : protéger Senlis et, si nous ne pouvions tenir, nous replier. Encore ! Le 5<sup>e</sup> bataillon resta en réserve, le 6<sup>e</sup> se déploya dans la région de Borest, au sud-est de Senlis. Il eut un accrochage sérieux avec des troupes d'élite de l'armée allemande qui attaquaient comme à la manœuvre, m'a dit l'ami Boullenger, lieutenant à la 21, qui fut de la fête. Mais il réussit à contenir les Boches jusqu'à 18 heures, bien au-delà

de l'heure fixée. La 21, bien commandée par le capitaine Rocher, réussit ensuite l'opération malaisée de décrocher et put se jeter dans la forêt d'Ermenonville. Le 5<sup>e</sup> bataillon avait été camouflé dans la forêt d'Halatte, près de la ferme Malgenet. Le bruit courut dans les rangs d'une victoire du général Pau, qui aurait bousculé quatre corps d'armée allemands, « pas moinsse », dans la région de Cambrai. C'était déjà la guerre des nerfs. Comme distraction, on fit du tir au pigeon sur les Taubes, les avions allemands d'alors, sans résultat d'ailleurs. A la fin de la matinée arriva l'ordre de repli. En minces colonnes on se glissa dans le parc du château, toujours sous le couvert des bois, pour gagner les faubourgs de Senlis. Il fallut franchir le mur de clôture un par un à travers une étroite brèche hâtivement pratiquée. Le lieutenant Faure, commandant la section de mitrailleuses, « s'en vit dix » pour y faire passer ses mulets. La traversée de la ville fut quelque chose d'angoissant. On emprunta heureusement de petites rues latérales, parallèles à la route de Paris, qui était copieusement sonnée. Et à travers ces ruelles déferla un véritable fleuve humain de fantassins, de tirailleurs marocains avec leurs petits ânes surchargés de barda, d'artilleurs, de canons, de caissons, de convois qui, mélangés, s'entassaient dans cet étroit boyau. Si les obus qui tapaient sur la grande route à cinquante mètres à notre gauche étaient tombés là-dedans, quel gâchis ! Et cela n'avancait pas vite, je vous prie de le croire. Sur le pas des portes, des femmes pleuraient. Les commerçants nous jetaient à la volée tout ce que nous voulions : conserves, tabac, victuailles, bouteilles. Sol, le doyen des hommes de ma section (territorial égaré volontairement chez nous et père d'un fils qui se battait dans l'armée anglaise), particulièrement débrouillard, ravitailla toute la section en tabac, y compris le sous-lieutenant. L'aubaine était appréciable, car de ce côté-là c'était comme dans la chanson du petit navire : « les vivres commençaient à manquer ». Un autre de mes hommes jeta froidement au passage dans une boîte aux lettres une carte écrite durant la pause dans les bois. « Sanctissima simplicitas » du troupier, qui est toute une philosophie !

La caserne des hussards devant laquelle nous passâmes était en flammes, on avait incendié le magasin à fourrage. Le bijou d'architecture qu'est la cathédrale était intact, mais les obus commençaient à l'encadrer. Ce jour-là encore, nous l'avons réalisé dans toute son horreur ce terme sinistre : l'invasion. Et ce n'était que le prélude du martyre que devait subir Senlis. On finit cependant la traversée de la ville sans dommage et à la sortie on fit la pause, comme aux manœuvres, dans un bois frais et verdoyant. La guerre présente de ces contrastes. Manquait cependant la 21<sup>e</sup> compagnie, accrochée à Borest pour nous couvrir. Elle devait rejoindre dans la nuit.

Les frais ombrages de la forêt nous reçurent, et ce repos nous remit de nos émotions de la traversée de Senlis. Puis la colonne s'écoula par fractions dans la direction de Pontarmé par la route Nationale de Paris, hélas ! tout proche. Après Pontarmé, nous atteignîmes La Chapelle-en-Serval où ordre fut donné de faire la soupe. Le village était à peu près désert, les cuistots d'escouade avaient à peine allumé leurs feux, fait démonter des sacs les bouthéons et les plats... et organisé la chasse aux poules que se produisit à la 18 un

incident héroï-comique. Brusque rassemblement, sac au dos, on demande des volontaires pour former un détachement qui doit courir sus aux Boches afin de délivrer le général de Division « fait aux pattes », paraît-il. Le capitaine Parison bouscule son monde et, dix minutes après, toute la 18, sac au dos, reprenait la route « nach Senlis », cette fois-ci. Mais, à la sortie du patelin, un ordre bref du capitaine fit prendre le pas cadencé... pour rendre les honneurs au général de Dartein qui arrivait tranquillement dans son automobile. Très drôle, mais la soupe avait passé à l'as.

Et la guigne ! Le 5<sup>e</sup> bataillon reçut l'ordre d'aller prendre immédiatement les avant-postes au nord de La Chapelle-en-Serval, à cheval sur la route de Pontarmé. Pour sa part, la 18 devait garder les ponts d'une petite rivière, la Thève, qui coule perpendiculairement à la route. On déboîta donc à droite pour chercher ces fameux ponts. Mais la nuit tombait. La brume d'automne s'élevait des prés marécageux dans lesquels on patageait. On ne voyait pas à vingt mètres devant soi. Allez trouver les ponts ! Le capitaine envoya des patrouilles, elles se perdaient. Les hommes prenaient « la traquette » ; il leur partait dans les jambes je ne sais quel gros gibier d'eau, canard ou canepetière, qui s'envolait en faisant un boucan du diable. Les patrouilleurs s'affolaient, tiraient des coups de fusil à tort et à travers ; les ombres dans cette brume prenaient des proportions fantastiques. Les hommes debout, les pieds dans l'eau, se serraient frileusement les uns contre les autres, car les nuits de ce début d'automne étaient déjà fraîches. Le silence de la nuit était impressionnant, on tendait l'oreille, car nous croyions les Boches à notre poursuite. Et tout d'un coup, du côté de la route de Pontarmé que nous venions de quitter, nous entendîmes distinctement un bruit sourd et continu comme un roulement de voitures sur la route. Pas de doute, c'est le bruit d'un convoi de colonnes d'artillerie allemande puisque notre bataillon est à l'arrière-garde de la division. Et quand le jour se lèvera, les Boches seront à La Chapelle, et c'est la 18 qui sera « faite aux pattes » dans son marécage. Quelles réflexions lugubres n'avons-nous pas faites à la 18, durant ces quelques heures de nuit où nous fûmes censés garder les passages de la rivière qui, d'après notre état-major, devait ce soir-là former la frontière provisoire entre les Boches et les Français. Mais heureusement pour la « fine 18 » que la Providence veillait sur elle en la personne de Von Klück, le général commandant la 1<sup>re</sup> armée allemande, qui se ruait sur Paris. Celui-ci, arrivé à Senlis, abandonna la marche sur Paris, et se lança au sud-est dans la direction de Meaux à la poursuite de l'armée française en retraite. Ses troupes ne dépassèrent guère Senlis en direction de Paris. Les convois que nous entendions rouler étaient les derniers convois de notre division qui s'écoulaient. Morale : il ne faut pas dans la troupe avoir trop d'imagination à la guerre. Le jeu est trop compliqué pour permettre des pronostics valables. Nous poussâmes donc un « ouf » de satisfaction à l'état-major de la compagnie, c'est-à-dire le capitaine Parison, le lieutenant Brocart et le sous-lieutenant Terrasse, lorsque au petit matin l'ordre nous fut donné de rejoindre La Chapelle-en-Serval.

Le 5<sup>e</sup> bataillon avait eu un rôle effacé dans ce combat de Senlis, et n'avait éprouvé aucune perte. Il n'en avait pas été de même à la 21

par exemple, qui avait bien écopé. La 56<sup>e</sup> division dans l'ensemble y avait laissé plus de 800 tués, blessés ou disparus. La 112<sup>e</sup> brigade avait eu un accrochage violent dans la forêt de Chantilly. Nous regagnâmes donc La Chapelle-en-Serval, maintenant complètement vide de civils et de soldats. C'était lugubre dans l'aube blafarde. Et nous reprîmes encore la direction de Paris dont les bornes kilométriques nous indiquaient la distance : 35 kilomètres. Pour un peu, on se voyait sur les fortifs faisant le coup de feu de l'autre côté des fossés. On n'y comprenait plus rien, mais l'impression n'était pas gaie de nous sentir la dernière troupe française sur cette grande route qui menait directement à Paris à une seule étape de marche. Le petit jour du 3 septembre nous trouva donc à la sortie de La Chapelle-en-Serval absolument éreintés, dormant debout. Depuis six jours, le régiment avait fait des marches de 30 à 40 kilomètres et plus par jour sous un soleil brûlant. Les deux dernières nuits passées aux avant-postes avaient été entièrement blanches. La veille, la soupe avait passé à l'as toute la journée. Dès qu'on s'arrêtait, on s'endormait. Mes yeux papillotaient, je n'y voyais plus clair. Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, tout le monde était complètement vidé. Aussi, en sortant de La Chapelle-en-Serval, le 5<sup>e</sup> bataillon du 355, dernier bataillon de l'arrière-garde de la 56<sup>e</sup> division de réserve, dernière troupe française sur les talons de laquelle auraient dû être normalement les Boches, faisait-il bien triste figure. Pour grimper la côte à la sortie du village, nous nous accrochâmes aux caissons d'une batterie d'artillerie et l'on monta encore cette côte, le fantassin trouve toujours moyen de faire un pas de plus. Le soleil levant nous réveilla un peu. Le bataillon continua sa route sur Paris. Paris, ce mot magique, ne signifiait plus pour nous que deux choses : d'abord la fin de cette course folle, un peu de répit, mais aussi la résistance. Il ne rentrait pas dans nos esprits qu'on ne défendrait pas la capitale de la France. Après tout, on ferait le siège de Paris, comme en 1870. On ne reculerait plus sans savoir pourquoi, on allait se battre. Telles étaient les pensées qui s'agitaient dans la cervelle d'un jeune sous-lieutenant d'infanterie en ces jours sombres de septembre 1914. Mais il était dit qu'on ne verrait pas la tour Eiffel ce jour-là ; en effet, quelques kilomètres plus loin, à hauteur de Survilliers, le bataillon abandonna la route de Paris, déboîta à gauche et se dirigea vers l'est à travers d'immenses champs de betteraves. Ah ! ces sacrées betteraves, hautes de cinquante centimètres et plus ; on butait à chaque instant dedans, les pieds n'avaient plus la force de se lever. On passa par Vemars, Moussy-le-Vieux, ces villages étaient déserts. On apercevait un vieux fort sur une éminence. Puis, en vue d'un autre gros pays, Dammartin-en-Goële, ordre fut donné de prendre une formation de combat et de se porter sur cet objectif. Les compagnies se formèrent en ligne de sections en colonne par deux. Et le bataillon partit à l'assaut de Dammartin, toujours à travers ces damnés champs de betteraves, et à l'allure des « colimaçons ». Finalement on arriva au pays sans avoir reçu ni tiré un coup de fusil. On y rejoignit des éléments d'un autre régiment de la brigade, le 354, qui y était arrivé d'un autre côté. Il paraît cependant qu'il y avait quelques Boches dedans, qui s'étaient sauvés... devant notre assaut impétueux.